

Auguste Viatte, *D'un monde à l'autre... Journal d'un intellectuel jurassien au Québec (1939-1949)*, vol. 1, Mars 1939 - novembre 1942, édité et présenté par Claude Hauser, Courrendlin (Suisse), Éditions Communication Jurassienne et Européenne; Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval; Paris, L'Harmattan, 2001, xlviii-516 p.

Pierre Trépanier

Volume 2, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (2002). Compte rendu de [Auguste Viatte, *D'un monde à l'autre... Journal d'un intellectuel jurassien au Québec (1939-1949)*, vol. 1, Mars 1939 - novembre 1942, édité et présenté par Claude Hauser, Courrendlin (Suisse), Éditions Communication Jurassienne et Européenne; Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval; Paris, L'Harmattan, 2001, xlviii-516 p.] *Mens*, 2(2), 261-265. <https://doi.org/10.7202/1024611ar>

COMPTES RENDUS

Auguste Viatte, *D'un monde à l'autre... Journal d'un intellectuel jurassien au Québec (1939-1949)*, vol. 1, Mars 1939 – novembre 1942, édité et présenté par Claude Hauser, Courrendlin (Suisse), Éditions Communication Jurassienne et Européenne; Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval; Paris, L'Harmattan, 2001, xlviii-516 pages.

Pour ma génération, née vers 1950, Auguste Viatte (1901-1993) est un des pionniers de la francophonie et l'auteur d'une érudite et ambitieuse *Histoire littéraire de l'Amérique française* (1954). Suisse naturalisé français, catholique pratiquant, il a enseigné un temps les lettres françaises à l'Université Laval. On nous offre ici la première tranche de son journal de guerre, non pas celui d'un combattant, mais d'un intellectuel évoluant peu à peu vers la résistance spirituelle, c'est-à-dire ni militaire, ni terroriste. Son armement est un stylo et une machine à écrire; sa base, la paisible ville de Québec, petite capitale doublement provinciale; son théâtre d'opérations, le Québec, avec une tête de pont à New York. L'œuvre tient à la fois du journal, du livre de raison et de l'agenda. Il est long; le lecteur doit faire preuve de patience. Les notations banales se répètent de jour en jour : j'ai donné ma leçon, corrigé mes copies, achevé un article, visité le dentiste, répondu à mon courrier, vu X, mangé avec Y. Surtout, l'auteur se contente trop souvent d'énumérer des noms ou de jeter sur papier de brèves impressions. En l'état, le livre serait pour moitié sans intérêt aucun, sinon pour le biographe de Viatte. Mais c'est ici qu'intervient le travail soigné et savant de Claude Hauser, dont l'introduction est vraiment utile et les notes, éclairan-

tes et indispensables. L'éditeur résume chaque article de Viatte ainsi que les lettres de ce dernier, reçues et envoyées. Il nous renseigne sur chaque personnage mentionné, des deux côtés de l'Atlantique. De la sorte, le lecteur est admis dans l'intimité de Viatte et de sa famille, dans la familiarité de la colonie française et belge, dans la compagnie de ses collègues de l'université et dans la société des bourgeois de Québec. On finit par respirer l'atmosphère intellectuelle et religieuse du temps. On rencontre le philosophe Charles De Koninck, le dominicain Joseph-Thomas Delos, le mathématicien Adrien Pouliot, l'helléniste Maurice Lebel. La gloire de Jacques Maritain, mauvais coucheur, perd un peu de son lustre au passage. Le lecteur persévérant reçoit donc sa récompense sous la forme d'un document historique précieux, qui justifie parfaitement l'entreprise. Un index, uniquement onomastique et malheureusement incomplet, se révèle quand même d'un grand secours. C'est inévitable, l'information, d'un excellent niveau, comporte quelques erreurs : certains patronymes (peu nombreux) mal orthographiés ou encore de rares confusions de personnes ou de qualités. On est presque toujours d'accord avec l'éditeur. Mais il se trompe quand il définit *autarchie* par pouvoir absolu (p. 47). L'autarchie est le gouvernement des peuples qui s'administrent eux-mêmes sans ingérence de l'étranger. Les dictionnaires mettent en garde contre le lapsus qui lui donnerait le sens d'*autarcie*. Or Viatte commet précisément cette faute. L'allusion à la politique libre-échangiste de la note 161 le confirme (p. 52). C'est pour avoir mal lu que l'éditeur fait emprunter par Viatte un ouvrage de La Curen [sic] de Ste Polaye [sic], «ancien dictionnaire, vraisemblablement médical» (p. 437). Il doit s'agir plutôt du *Glossaire de l'ancienne langue française* de Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, académicien du XVIII^e siècle, spécialiste

de la langue et de la littérature médiévales, aussi auteur d'un *Dictionnaire des antiquités*.

La question centrale du journal, qui lui donne une bonne partie de sa valeur, est celle de l'évolution de Viatte face à la résistance spirituelle. Cette évolution est surdéterminée par le catholicisme «ouvert» de Viatte, à la fois libéral-conservateur, social et antimaurrassien, influencé par les Équipes sociales de Robert Garric et par les périodiques dominicains des années vingt et trente : *La Revue des Jeunes*, du père Étienne-Matthieu Barge, néothomiste, mais héritière de l'esprit du *Sillon* et travaillée par les grandes intuitions de Maurice Blondel; *Sept* et, surtout, *La Vie intellectuelle*, du père Marie-Vincent Bernadot, qui se rattachent au courant centre-gauche, se montrent hostiles au communisme et ont pour bête noire *L'Action française* et toute sa mouvance. De plus, cette évolution se réalise au Canada français, nationaliste et anticonscriptionniste, dans un milieu clérical plutôt loyaliste, pétri de thomisme intransigeant et réfractaire aux remises en question : Viatte collabore régulièrement à *L'Action catholique*, organe officieux de l'archevêché de Québec, à la fois pétainiste et conscriptionniste, adversaire sur certains points du *Devoir* et de *L'Action nationale*, et où court en filigrane la méfiance séculaire de la capitale envers Montréal. Prudence et habileté sont au programme.

Viatte, un peu troublé par la crainte de passer pour un «embusqué», se laisse gagner de proche en proche par la conscience d'une mission de rassembleur dans la colonie européenne et de médiateur entre les Canadiens français et les Français. Son point de départ est la thèse bien connue de l'épée (de Gaulle) et du bouclier (Pétain); son point d'arrivée, la condamnation non de la personne, mais de la politique de Pétain, d'une part, et, d'autre part, un appui –

d'abord timide, presque timoré, puis de plus en plus ouvert et fervent – à la résistance incarnée par de Gaulle plutôt qu'au parti gaulliste, alerté qu'il était au «danger de passer secte» (p. 411). Cette évolution est hâtée par la séduisante et intelligente Élisabeth de Miribel, gaulliste, qui met en émoi le cœur et la chair de Viatte, veuf depuis peu. Convaincu de la nécessité de donner une nouvelle mère à ses enfants, ce dernier s'oublie au point d'adresser des prières à sa femme décédée pour obtenir qu'elle consente à diriger vers la couche nuptiale la belle Élisabeth. Mais Viatte ne sera pas exaucé; la relation restera platonique. Comme on peut s'y attendre de la part d'intellectuels, la grande affaire de cette résistance spirituelle sera la rédaction d'un «Manifeste de catholiques européens séjournant en Amérique», lancé le 3 juillet 1942 sous le titre de *Devant la crise mondiale* et réunissant des signatures impressionnantes.

Viatte apporte avec lui en Amérique et dans les débats de son époque l'éducation bourgeoise et catholique d'un Européen né avec le siècle dernier : mentalité, préjugés, réflexes, mais aussi intégrité et recherche de la voie qu'imposent la foi et la droite raison. Non au Front populaire, non au laïcisme, non à la franc-maçonnerie. Sympathie évidente pour les Canadiens français, mais en même temps quelle condescendance chez ses amis et lui : «[...] complexe de soi-disant opprimés qui voient tout à travers une étroite "défense de leurs droits"; tout ceci serait décourageant et on les laisserait à eux-mêmes si la culture française n'était en jeu» (p. 420, voir aussi 393 et 405). Au besoin, il faut violenter la démocratie pour forcer le peuple souverain à mourir pour elle : «Mackenzie King a bien raison de vouloir soustraire au peuple toute décision en pareille matière» (p. 368, 375, 378). Le père Delos, lui, verse dans la paranoïa et se croit «dans un pays menacé par le totalitarisme» (p.

419). Dans le journal de Viatte, les frocs blancs vont, viennent, s'agitent : *l'Imitation de Jésus-Christ* devait s'empoussierer alors dans les couvents dominicains.

Ennemi du racisme et de l'antisémitisme, scandalisé par les mesures antijuives de Vichy, subodorant dans le pétainisme les pires relents du maurrassisme, Viatte n'en a pas moins son franc-parler et use du vocabulaire de son temps. La France et l'Angleterre «se complètent parce que, nées toutes deux du christianisme, dosant en proportion différente les mêmes sangs et les mêmes apports moraux, elles affirment toutes les deux la valeur de la personne humaine» (p. 220). Les débardeurs «nègres» de Colón sont paresseux (p. 201). Viatte n'apprécie guère «la vulgarité insolente des Juifs new-yorkais» (p. 203). En 1942, lors des rencontres culturelles de Mount Holyoke lancées par Gustave Cohen de l'École libre des hautes études de New York, Viatte note : «un peu trop de nez busqués et de profils sémitiques, mais c'est fatal» (p. 453). Pour lui, l'existence d'un «problème juif» ne fait pas de doute, même s'il tend à le circonscrire à l'Europe orientale (p. 406, 454). Entre parenthèses, notons qu'il n'est pas question des chambres à gaz dans ce premier tome qui se termine le 25 novembre 1942 et que les camps de concentration n'y sont mentionnés qu'une fois, le 15 juin de la même année : on y trouve «la mort lente» et n'importe qui peut y être enfermé (p. 426).

Que resterait-il de ce pauvre Viatte, pourtant si estimable, s'il passait entre les mains de certains procureurs, portés sur les jugements aussi catégoriques qu'orientés? Pour départager les bons et les méchants, il suffit que Simplet se fasse historien.

Pierre Trépanier
Département d'histoire
Université de Montréal